Apesanteur

Infini de la pensée

Le geste

 Lorsqu’on découvre les haïkus graphiques d’Olivier Cinna, on éprouve un sentiment de légèreté, de bonheur, on expérimente la révélation d’une part de l’ordre secret de l’imaginaire.

Le charme de ses belles aux sourires énigmatiques, leur intériorité, nous invitent à découvrir par quelle alchimie elles ont livré leur âme au dessinateur. Le trait, réduit à l’essentiel, masque une complexité rare. Le blanc de la page vierge, ce vide vertigineux qui, pour certains orientaux, s’apparente à un espace plein, attend l’artiste en pleine méditation, le geste suspendu en apesanteur graphique jusqu’à ce que le mouvement, le trait, s’imposent à lui. J’imagine réellement Olivier en apesanteur, en méditation, l’esprit souple et délié comme ces corps de danseurs pendant l’infime moment où ils ne touchent pas le sol et où tous les muscles sont bandés dans la perspective d’une réception parfaite. Enfant, Olivier a observé son père, professeur de karaté. Il a également pratiqué, pendant quinze ans, la danse classique. Il est coutumier de ces moments de grâce, de ces instants de légèreté extrême, dans l’apesanteur de son inconscient, suivis d’un mouvement qui, d’un geste élégant, couche sur le papier un trait juste, essentiel, sans scories. Le trait ne s’interrompt qu’en suspension dans l’espace. On a la sensation qu’il se prolonge sur le blanc du papier, comme les doigts des danseuses étoiles qui semblent voler loin de leur corps.

Ses belles aux yeux mi-clos, aux cheveux en désordre, poétiquement connectées à leur créateur, nous invitent à une rêverie d’une douceur de pétales de cerisiers sous une brise de printemps. Elles ont gardé la pureté de l’enfance, ce sourire qui n’est pas encore dans l’âge adulte, qui ne le sera peut-être jamais tant il est porteur de perspectives inconnues, d’une sensualité qui tient de la délicatesse d’un regard toujours bienveillant.

Le mystère de quelques traits essentiels, de ces regards mi-clos sur l’élégance de l’intériorité des êtres appartient à l’étoffe des rêves auquel l’artiste a trouvé l’accès.

Blanc, noir, rouge

Emotion

Le trait

La couleur, chez Olivier Cinna, n’est pas anecdotique. Les noirs, jamais monochromes, nous interpellent pendant que le rouge, telle une lacération de l’esprit, nous rappelle que ces êtres, sortis de l’imaginaire, appartiennent à un univers charnel et sensuel dont le dessinateur détient les clefs, qu’il nous donne d’apercevoir, à la condition de garder un regard uniquement mû par les sensations, les émotions.

Eau, air, feu, terre,

Feuilles et peau

Plénitude

Olivier Cinna, dans ses moments d’apesanteur méditative, touche en esprit, ce que la nature comporte de sacré. Ses personnages, lorsqu’ils sont plongés dans un paysage, en font partie à part entière, chaque détail est, une fois plus essentiel, jusqu’au plus petit atome, la plus infime goutte de pluie.

Les haïkus se lisent le temps d’une respiration d’émerveillement et de mystère. Ils pincent nos émotions et notre imaginaire avec légèreté.

Les haïkus graphiques d’Olivier Cinna peuvent certes s’appréhender le temps d’un coup d’œil mais le mystère est tel qu’il est préférable de s’y plonger, comme on s’adonnerait à un moment de méditation sur la beauté de traits tellement justes qu’ils en deviennent essentiels.

 Thilde Barboni